

ROCHEVILLE

Sommaire

Identité, Toponymie [page 1](#)

Un peu d'histoire ... à savoir [page 1...](#)

Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire [page 3...](#)

Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événement :

Eglise Saint-Pierre & Saint-Paul [page 4...](#)

Manoir Le Désert [page 5...](#)

Manoir Terre des Ventes [page 5...](#)

Site mégalithique [page 6...](#)

Mémorial B17 [page 8...](#)

Cours d'eau [page 9...](#)

Lavoirs, Fontaines [page 9...](#)

Croix de chemin [page 10...](#)

Communes limitrophes & plans [page 10...](#)

Randonner à Rocheville [page 11...](#)

Sources [page 11...](#)

Identité, toponymie ...

Rocheville appartient à l'arrondissement de Cherbourg-Octeville, au canton de Bricquebec, et appartenait à la Communauté de communes Cœur du Cotentin, jusqu'à fin 2016.

Désormais, la commune de Rocheville appartient à la Communauté d'Agglomération du Cotentin (CAC).

Les habitants de Rocheville se nomment les Rochevillais(es).

Rocheville compte 596 habitants (recensement 2020) sur une superficie de 10,07 km², soit 59 hab. / km² (83,2 pour la Manche, 111,2 pour la Normandie et 105.9 pour la France).

Rocheville est de création nouvelle, détachée de Bricquebec, en 1895, en même temps que L'Etang-Bertrand, paroisses qui étaient auparavant une section, un bourg de Bricquebec. La section de Rocheville s'appelant le *Grand hameau*.

Son nom Rocheville lui fut donné après longues tergiversations et discussions en 1896 ; les uns voulaient l'appeler *Carnotville*, en souvenir de la mort tragique du Président Carnot. D'autres auraient préféré donner au nom un cachet religieux, et l'appeler *Saint-Pierre-des-Roches*. Finalement, le nom de *Rocheville* est celui de la majorité des suffrages. Cependant, pour certains habitants même de la commune, c'est toujours le *Grand hameau*

François de Beaurepaire (Historien et chercheur passionné par la toponymie qui a écrit un ouvrage de référence « les noms des communes et anciennes de la Manche ») reprend l'information d'Yves Nédélec (Archiviste paléographe, directeur des archives départementales de la Manche de 1954 à 1994) confirmant qu'il s'agit d'un nom composé artificiellement évoquant ici les roches se trouvant sur la commune, notamment les allées couvertes encore très présentes.

Un peu d'Histoire... à savoir

✓ La commune de Rocheville a été créée le 22 mars 1895, en même temps que l'Etang-Bertrand, par démembrement de Bricquebec. Ces deux communes étaient auparavant une section, un bourg de Bricquebec. La section de Rocheville s'appelant le « Grand hameau ».

Après de longues discussions, c'est le nom Rocheville qui fut donné ; les uns voulaient l'appeler Carnotville, en souvenir de la mort tragique du pauvre Président Sadi Carnot assassiné le 24 juin 1894 à Lyon. D'autres préféreraient l'appeler Saint-Pierre-des-Roches. La municipalité trancha la difficulté en suscitant un troisième nom, Rocheville, qui obtint la majorité des suffrages.

✓ Le nom de la galerie des forges rappelée plus bas, et située dans le bois de la Tombette, a été donné à cause de sa proximité d'un atelier des grosses forges que l'on appelait les forges Lonlay. Des résidus nombreux du travail de fer y furent trouvés.

Une légende s'est formée à ce sujet ; *le fils du marquis de Lonlay, Jacques de Lonlay, exploita les mines de fer de son père au XVIII^e siècle. Il était chargé d'une fourniture de boulets pour Louis XIV. L'exploitation prit d'assez grandes proportions en tirant le minerai aussi des environs, pour occuper jusqu'à 200 ouvriers. Un impôt fut établi sur les cabaretiers, payé bien sûr par les consommateurs, et principalement ceux de la fabrique Jacques de Lonlay. Deux commis du fisc venus contrôler et surtout s'opposer à la fraude, se virent maltraités par les ouvriers, yeux brûlés pour l'un, pieds brûlés pour l'autre. Puis furent jetés dans le brasier où fondaient les pierres ferrugineuses. Leurs chevaux furent vendus à Lessay. L'enquête judiciaire ne permit pas de découvrir les coupables. Peu après, les forges furent abandonnées.*

✓ Le bois de la Tombette a pris son nom dans la trouvaille, en 1921, d'une vaste fosse parementée de pierres contenant de nombreux ossements ; et partout dans le bois, il y a de singuliers amoncellements de rochers et de dalles... (cf. site mégalithique)



✓ Le 27 avril 1944, trois cent sept B-17 survolent le Cotentin et le Pas-de-Calais pour y larguer 1 261 tonnes de bombes. Parmi eux, les seize équipages du 384^e Bomber Group sont chargés de bombarder en construction de lancement de V2 à Sottevast. Toutes les trente secondes, un bombardier décolle avant de se regrouper en vol pour atteindre la côte nord du Cotentin. A 10 heures 51, ils larguent 63 tonnes de bombes sur l'installation allemande et sur le quartier de la gare.

Mais au même moment, les canons de la DCA visent la formation des bombardiers depuis les hauteurs de Saint-Joseph à Breuille. L'aile gauche du B-17 n° 42-97136, admis au service le 12 mars sans camouflage, est atteinte par un obus de 88 mm. Le cockpit s'enflamme, immédiatement suivi du fuselage. Avant que son équipage puisse s'éjecter, l'avion part en vrille et explose en vol au-dessus du bourg de Rocheville, dispersant ses débris sur plus de 3 kilomètres. Les corps des dix aviateurs sont retrouvés près de l'église (cf. Stèle)



✓ Rocheville est libérée le 19 juin 1944. A l'issue de la conférence d'état-major du 18 juin, le Major Général Joseph Lawton Collins a tracé le plan des opérations ; après la coupure du Cotentin à Barneville le matin même, le VII US Corps doit lancer immédiatement l'offensive sur Cherbourg. La manœuvre doit être très rapide, elle devrait être facilitée par le repli des forces du General Karl von Schlieben, dont les Américains sont informés par des documents allemands saisis.

Au matin du 19 juin, le 4th Cavalry Squadron, sans la B Troop, est rattaché à la 9th Infantry Division. Le 4th Cavalry Squadron est commandé par le Lieutenant-Colonel Edward C. Dunn ; l'unité est engagée sur l'aile droite de la 9th ID, et doit garder le contact avec la 79th US Infantry Division qui avance à l'ouest de Valognes.



Les A et C Troops démarrent de Néhou en direction de Négreville, tandis que les E et F Troops s'élancent de Blandamour vers Rocheville. L'avance est rapide, les Américains neutralisent des éléments retardateurs de la 77. Infanterie-Division. L'Étang-Bertrand est libéré. A Négreville, après un bref et rude engagement, la C Troop chasse une compagnie allemande qui fuit vers le nord. A Rocheville, la A Troop se heurte à un point de résistance d'une arrière-garde allemande cantonnée ici et chargée de retarder l'avance américaine, qui nécessite un assaut coordonné et l'appui de l'artillerie.

✓ La communauté de communes du canton de Bricquebec, dont faisait partie Rocheville, a été créée le 31 décembre 1999. Elle fédérait 13 communes du canton de Bricquebec : Bricquebec, Breuille, L'Étang-Bertrand, Magneville, Morville, Négreville, Les Perques, Quettetot, Rauville-la-Bigot, Rocheville, Saint-Martin-le-Hébert, Le Vadecie et Le Vrétot.

S'étendant sur 149 km², elle représentait une population de 9 946 habitants (recensement 2010).

Elle fusionne ensuite (janvier 2014) avec la communauté de communes du Bocage valognais pour former la communauté de communes du cœur du Cotentin.

✓ La Communauté de communes Cœur du Cotentin s'est créée le 1^{er} janvier 2014 suite à la fusion de la CC du Bocage valognais et la CC du canton de Bricquebec. Elle fédère 24 communes : 9 communes du canton de Valognes, 14 communes du canton de Bricquebec et 1 commune du canton de Saint-Sauveur-le-Vicomte (Colomby). Elle cesse d'exister le 1^{er} janvier 2017 après son absorption par la Communauté d'agglomération du Cotentin.

✓ La Communauté d'Agglomération Le Cotentin. Dans le cadre de la Réforme Territoriale une nouvelle intercommunalité du Grand Cotentin, la CAC, est née depuis le 1^{er} janvier 2017, regroupant l'ensemble des EPCI de la Presqu'île (Val de Saire, canton de Saint-Pierre-Eglise, la Saire, Cœur du Cotentin, Vallée de l'Ouve, Douve Divette, Les Pieux, Côte des Isles, région de Montebourg), les communes nouvelles (Cherbourg-en-Cotentin et La Hague), soit 150 communes représentant 181 897 habitants.



Certaines intercommunalités se sont transformées en commune nouvelle offrant semble-t-il des perspectives intéressantes aux communes qui se regroupent ainsi et de disposer d'une influence plus importante au sein de cette énorme intercommunalité. Ce n'est pas le cas de celle du canton de Bricquebec ou celle du Cœur du Cotentin. Cependant, en janvier 2016, une commune nouvelle s'est créée autour de Bricquebec, Bricquebec-en-Cotentin, regroupant six communes (Bricquebec, Les Perques, Quettetot, Saint-Martin-le-Hébert, le Valdecie et le Vrétot).

Ainsi la commune de Rocheville se présente individuellement à cette nouvelle intercommunalité. Elle ne représentant que 0.3 % de la population total de cette dernière. Le Conseil communautaire de la CAC étant composé de 221 délégués, dont 59 pour Cherbourg-en-Cotentin.

Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire

- **François Mahieu** (1851-1906), né à Bricquebec, fut le premier maire de Rocheville, de la création de la

commune en 1895 jusqu'en 1906. Il assurera la mise en place de la commune par le refus des habitants d'assumer la construction de la nouvelle église de Bricquebec. En effet, au XIX^e siècle, Rocheville (comme l'Etang-Bertrand) n'était encore qu'un hameau de Bricquebec. L'église primitive de Bricquebec (X^e) menaçant de ruine, il fut décidé de reconstruire un nouveau lieu de culte, l'actuelle église, mais provoqua de virulents conflits. Les hameaux de l'Etang-Bertrand et de Rocheville, bénéficiant de leur propre sanctuaire, ne souhaitèrent pas participer au financement de la nouvelle église, et obtinrent en cette occasion leur détachement de Bricquebec et leur érection en communes autonomes, officiellement le 22 mars 1895.

Louis François Mahieu, fils d'Alphonse Antoine Désiré Mahieu (1805-1886), cultivateur à Bricquebec et de Jeanne Marie Catherine Cauvin, était marié avec Nathalie Adèle Jourdan, née en 1853 à Brix.

- Plusieurs enfants de la commune ont donné leur vie pour la Liberté de la Première Guerre mondiale. 30 noms apparaissent sur le monument aux morts : Alexandre **Barthémy** (1881-1915), Paul **Boisnel** (1897-1917), Bernard **Catherine** (1888-1914), Jules **Corbet** (1893-1916), Paul **Coupey** (1896-1917), A. Delacotte, Léon **Delacotte** (1882-1916), Pierre **Desmares** (1880-1917), O. Dupont, Ernest **Flambard** (1890-1918), L. Galopin, Jules **Grisel** (1893-1916), Louis **Launey** (1880-1914), Michel **Lecoffre** (1886-1915), J. **Le-comte**, Jules **Lelaidier** (1897-1918), Georges **Lelong** (1888-1917), L. Lemière, Pierre **Lemière** (1883-1917), Charles **Lerendu** (1890-1916), François **Mahieu** (1888-1917), Armand **Marie** (1897-1918), Pierre **Noël** (1870-1914), Pierre **Renard** (1895-1918), Paul **Ronchand** (1883-1915), Albert **Saillard** (1895-1916), A. Travert, Alexandre **Travert** (1894-1916), Jules **Travert** (1897-1918), François **Vautier** (1878-1917). Pour les noms soulignés, je n'ai pas retrouvé trace dans la liste des manchots morts pour la France en 14-18, nés ou domiciliés dans la commune.



Parmi les noms cités ci-dessus, la plupart ne sont pas natifs de la commune mais elle était leur dernier domicile. D'autres soldats natifs de la commune ont peut-être été enregistrés dans leur dernière commune d'habitation.

Ces soldats de 14-18, qui se battaient dans les tranchées, étaient surnommés « les poilus », expression qui désignait une personne courageuse, virile. Il semble que cette expression vient de celle-ci « brave à trois poils » énoncée par Molière. Il l'utilisait également pour signifier un homme faisant preuve de beaucoup de courage. C'est pourquoi les soldats de 14-18 étaient surnommés ainsi, que ces derniers n'utilisaient d'ailleurs pas et s'appelaient « les hommes ».

Plus de 1.3 million de militaires décédés au cours de la Grande Guerre ont obtenu la mention « Mort pour la France ». Le deuil de la Grande Guerre a déterminé les communes à rendre hommage à leurs morts pour la Patrie. Dans les années 1920-1925, ce sont quelque 36 000 monuments aux morts qui furent érigés malgré les difficultés de la reconstruction. Leur construction commence dans l'immédiat après-guerre, mais se prolonge tout au long du XX^e siècle.

2 enfants de la commune sont morts pour la France lors de la Seconde Guerre mondiale 39-45 : René **Delaroque** et Auguste **Quiedeville**. D'autres sont tombés au champ d'honneur : en Indochine, Raymond **Morin**, et en AFN-Algérie, Maurice **Groult**.

- **Albert Postel** (1922-2012), cultivateur à Rocheville, élève des poules cotentines, race issue du croisement entre des poules noires locales et d'autres importées par les marins.

Mais, il est aussi une personnalité culturelle. Locuteur normand, il crée après la Seconde Guerre mondiale l'association « Les Quenailles d'la Forêe d'Bricqu'bai » (Les Enfants de la Forêt de Bricquebec) et anime la revue *La Voué d'la Forêe* de 1948 aux années 1960, se liant avec Louis Beuve (1869-1949), poète de langue normande et journaliste, et Fernand Lechanteur (1901-1971), dit « Gire-Ganne », écrivain et dialectologue.



Il fonde et préside l'Assemblée normande (manifestation à caractère festif et culturel, de 1957 à 1997) au Bois des Roches et participe à la création du Prix littéraire du Cotentin, prix décerné à un écrivain cotentinois, d'origine ou d'adoption, dont le talent s'exprime à propos du Cotentin...

Dans les années 1970, il s'oppose au projet de centrale nucléaire de Flamanville, par hostilité à l'énergie nucléaire et par attachement au Bois des Roches, à Rocheville, qui risquait d'être traversé par les couloirs de lignes à haute tension. Il organise à Rocheville en 1979, une grande fête du Comité de réflexion, d'information et de lutte anti-nucléaire (Crilan), association écologique créée 4/5 ans auparavant.

- **Michel Brisset**, équeurdrevillais, naquit le 19 juin 1944 sous le pont du ruisseau de la Croix où s'étaient abrités 32 réfugiés pendant l'attaque des troupes US.

Ce 19 juin 1944, le 4^e escadron de cavalerie commandé par le lieutenant-colonel Edward C. Dunn avance en direction de Négreville, puis de Rocheville. Mais sur place, la A Troop se heurte à un point de résistance d'une arrière-garde allemande chargée de retarder l'avance américaine. Les combats font rage dans le village, et c'est là, depuis près d'un an, que vivent les époux Brisset, réfugiés ici car ils y avaient de la famille et des amis. Pour plus de sécurité, ils décident comme une trentaine d'autres habitants du village de se réfugier sous le pont du ruisseau de la Croix. Mais la jeune femme est vite prise de contractions. Elle est sur le point de mettre au monde son premier enfant. Alors on s'organise sous le pont, on fabrique un lit avec des branches, on puise dans le

ruisseau de l'eau que l'on fait chauffer. Un forgeron vient aider le mari à accoucher son épouse.

C'est ainsi qu'aux premières heures du jour et alors qu'à quelques dizaines de mètres de là se déroulent de violents combats naît un petit Michel. Il a failli s'appeler Moïse, les parents étant très croyants et, étant né près de l'eau, ce prénom aurait été de circonstance !

Ce n'est que quelques heures après la naissance du petit garçon que les soldats américains libèrent Rocheville et découvrent que sous le pont, parmi les réfugiés, un bébé a vu le jour. Tout d'abord, les américains ont cru qu'il y avait des Allemands en dessous et avaient préparé des grenades. Heureusement, un réfugié eu le courage de sortir et montrer le bébé.

Une fois la commune libérée, les parents du petit Michel sont repartis par la suite à Cherbourg. Le pont porte aujourd'hui son nom.



C'est ce pont Michel Brisset sous lequel coule le petit ruisseau qui prend sa source à 300 m à l'ouest du hameau Bellot où réside une famille Brisset

Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir

- **L'église Saint-Pierre & Saint-Paul (XIII^e-XV^e-XIX^e)**

Lorsque la commune de Rocheville fut créée, en 1895, les habitants de cette petite clairière de la forêt de Bricquebec possédaient déjà leur propre sanctuaire. En raison de la distance importante séparant « le Grand Hameau » de l'église de Bricquebec, on avait en effet, dès le XVII^e siècle, édifié sur place une chapelle vouée à saint François. Ce sanctuaire ayant disparu avant la Révolution, un habitant du lieu, nommé Thomas Jouan, fit en 1838 don d'un terrain pour y construire une nouvelle chapelle.



Devenu paroisse en 1853, cette modeste construction fut ensuite remplacée par une véritable église, édifiée suivant les plans élaborés par l'abbé Godefroy. La construction, menée entre 1859 et 1867, fut en grande partie menée et financée par les habitants eux-mêmes.



Bâti dans le style néo-gothique alors en vogue, l'édifice présente un plan en croix latine avec chevet polygonal et tour de façade couronnée d'une flèche de pierre. Mais n'a cependant rien pour retenir. Cependant, enrichie d'une abondante statuaire, l'église fut également ornée de nouveaux retables et de confessionnaux.



Grâce à la générosité des habitants de Rocheville, l'église fut également décorée d'une belle série de vitraux, réalisés entre 1893 et 1901 par Charles Lorin (1866-1940), peintre-verrier des ateliers Lorin de Chartre, que son père Nicolas (1833-1882) fonda en 1863.

Sinistrée lors des combats de juin 1944, l'église de Rocheville perdit alors nombre de ses verrières. Leur réfection fut confiée à Gabriel Loire (1904-1996), peintre et maître-verrier, établi à Chartres. En plus de la restauration de plusieurs vitraux anciens situés dans le chœur et le transept de l'église, celui-ci réalisa aussi 18 verrières neuves façon « verre antique teinté battu » pour la nef. La réception définitive de ces nouveaux vitraux date du 1^{er} décembre 1955.

A découvrir à l'intérieur, le groupe sculpté Saint-Roch et son chien (XVII^e) classé MH, et le Lutin (XVIII^e).

En partenariat avec la municipalité et la Fondation du patrimoine, et en étroite relation avec le Pays d'art et d'histoire du Clos du Cotentin, l'association « La Bruyère Rochevillaise », une partie des vitraux de l'église a été restaurée, ce grâce à une campagne de souscription lancée en 2015.

• Manoir Le Désert (XVI^e)

Ce manoir se situe à moins de 2 km à vol d'oiseau sud-est du bourg, à flanc de coteau du Bois de l'Arpent, non loin du site des roches (moins de 800 m).

Il est composé de deux corps de bâtiments parallèles. Le premier est percé d'une porte charretière donnant accès à la cour qui les sépare.

Le Désert relevait de la baronnie de Bricquebec sous la prévôté du Mesnil-Omondel, où son propriétaire devait verser chaque an une rente seigneuriale.

Son premier propriétaire fut Jean du Moulin, sieur de la Croix, marié avec Elisabeth Plessard.

Leur fille Marie du Moulin devint héritière de ses quatre frères (les trois premiers étaient prêtres) décédés avant elle sans postérité. Elle est mariée en premières noces à sieur Besnard, puis en secondes noces à maître Jean Mendret, sieur de la Vallée, avec lequel elle eut prospérité, et dont elle devient veuve avant 1677.

En 1680, elle cédait le domaine à messire Jacques Le Poitevin, écuyer, sieur d'Argence, dont la famille est originaire de Tamerville et installée à Bricquebec (propriétaire de la terre du Quesnay).

A son décès, le domaine revenait à son fils Nicolas-Paul-Hyacinthe Lepoitevin, écuyer, sieur du Désert.

C'est lui qui donna finalement le nom à ce domaine ; il tenait son nom de sieurie d'une des parcelles de terre d'un ensemble dont il était propriétaire, composé de pièces dont l'une nommée le Désert.

A son décès survenu en mai 1734, sa sœur Catherine-Angélique Le Poitevin entra en possession de la terre. Elle demeurait dans une petite maison, faiblement meublée et sans luxe apparent.

Décédée en 1758, et restée fille, donc sans postérité, c'est sa nièce, Suzanne-Françoise-Hyacinthe Le Poitevin (née en 1712), épouse de messire Hervé IV du Hecquet, seigneur d'Hautteville, qui devenait propriétaire du Désert. La famille Le Poitevin était restée propriétaire du Désert pendant un siècle.

En juillet 1782, Hervé du Hecquet vendait le Désert aux frères Langevin (Jean, François et Jean-Pierre) de Rauville-la-Bigot.

Eric de La Hougue en est l'actuel propriétaire. Rappelons que son grand-oncle, Jean de La Hougue (1874-1959) était un artiste peintre normand « Habile portraitiste aimant recréer dans ses tableaux les atmosphères intimistes des hôtels particuliers caennais et parisiens ».

• Manoir Terre des Ventes (XV^e ou XVI^e)

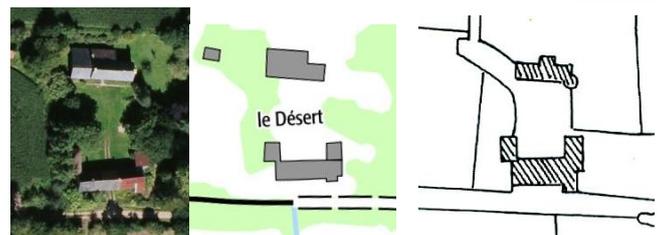
Ce manoir se situe à environ 1,6 km S-O du bourg de Rocheville, au lieu-dit qui porte son nom.

Le logis (photo ci-contre) possède une façade relativement imposante à deux rangées de fenêtres dont trois fenêtres à croisée au rez-de-chaussée.

Deux portes d'accès du logis avec escalier en pierre. L'une est surmontée d'une petite fenêtre à meneau vertical rappelant la partie supérieure des fenêtres à croisée.

Le premier propriétaire connu de la terre des Ventes appartenait à la suite de la baronne de Bricquebec, Jacqueline d'Estouteville (v.1480-1550) – fille unique de Guyon d'Estouteville et d'Isabelle de Croy, et mariée avec son cousin Jean III d'Estouteville (1482-1517), propriétaire du château des Galleries à Bricquebec – se trouvant dans le sillage de cette illustre famille, Thomas Gargatte.

Simple serviteur de « Madame » en 1524, qualifié serviteur domestique en 1526, Thomas Gargatte (originaire d'Yvetot-Bocage) qui avait acquis une position sociale et une fortune considérable, devenait son sommelier



Le Désert aujourd'hui et vers 1824



personnel en 1537, avec le titre d'écuyer. C'est en 1539, qu'il acquit le fief des Ventes après avoir été le plus offrant et dernier enchérisseur lors de l'adjudication.

Moyennant 450 livres, il parvenait à l'anoblissement en 1545. Titre de noblesse confirmé en 1598 pour son fils Guillaume Gargatte, sieur de Rouville et de Sainte-Marguerite qui hérita du patrimoine paternel. Ce dernier, décédant sans postérité, ses biens revenaient à sa sœur Adrienne Gargatte. Elle faisait passer les biens des Gargatte, dans la famille Disgne en épousant Jean Disgne, bourgeois et chirurgien à Bricquebec.

Leur fille Marie Disgne, mariée une première fois avec Richard Alexandre, se remariait avec Robert Basan, écuyer, sieur de Siouville (issu de l'un des nombreux rameaux de cette famille Basan, seigneurs de Flamanville) et considéré comme un « viel et propre à rien ». Leur fils Guillaume Basan, écuyer et sieur des Ventes, qui ne valait pas mieux que son père, décédait en septembre 1668.

Les mariages de Marie Disgne ont été le fait générateur de l'indivision de la terre des Ventes au début du XVIII^e siècle.

En 1721, Jean-Baptiste Roger (décédé en 1747), sieur de la Blonderie, alors avocat et procureur fiscal de la baronnie de Bricquebec, va s'attacher à l'achat des Ventes auprès de tous les copropriétaires, dont l'origine commune de tous les héritiers remontait à Marie Disgne, soit près de 70 ans auparavant. En l'espace de cinq mois, Jean-Baptiste Roger devint propriétaire des Ventes. (La famille Roger était originaire de la paroisse de Saint-Germain-le-Gaillard.)

Son fils Jacques Roger (1714-), sieur de Varron, concédait en décembre 1764, à titre de fief au profit de Philippe Duprey (1744-1771), de Bricquebec. La propriété était alors constituée de quatre corps de logis : le premier servant de salle, salon et cuisine, chambres ; le deuxième servant de grange, cellier, étables, etc. ; le troisième servant à usage de pressoir et le quatrième à usage de boulangerie.



Avant 2001



2016

Au décès de ce nouveau propriétaire des ventes, le partage de ses biens eu lieu en juillet 1772 entre ses enfants : Philippe, Georges et Jean. A la mort de leur mère, Jean vendit à son frère Philippe la portion qui lui était dévolue permettant ainsi d'éviter le partage du corps principal des Ventes. Ses descendants restèrent propriétaires de la terre des Ventes jusqu'au cours du XIX^e siècle où des partages la morcelèrent à nouveau.

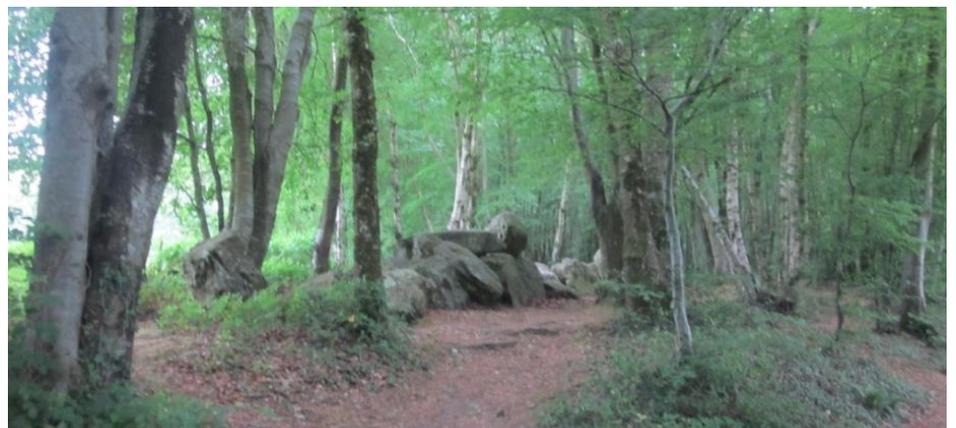
En 1897, la terre des Ventes est acquise par la famille Mesnage. Puis, au début des années 1970, le logis est acquis par le professeur Guy Nondier (1922-2013), professeur de lettres classiques, enseignant à l'université de Rouen, et son épouse, qui se sont attachés à sa restauration...

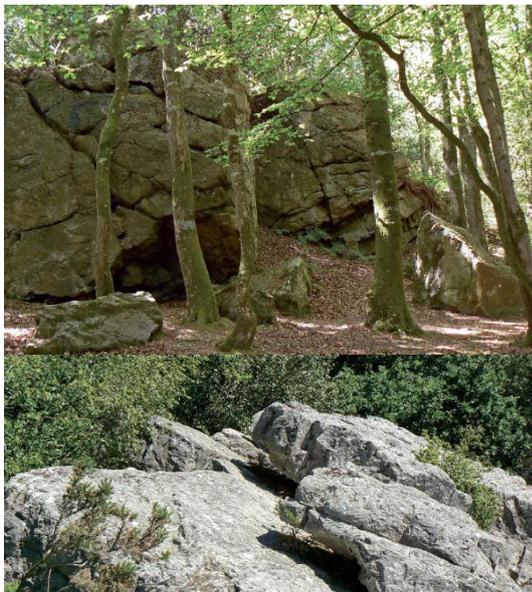
• Site mégalithique

Rocheville n'est pas riche en habitats prestigieux mais possède un haut-lieu du mégalithisme de la région de Bricquebec. Il se situe sur la colline « Grosse Roche », un site classé site naturel.

Cette colline est répertoriée depuis le XVIII^e siècle pour receler plusieurs monuments mégalithiques : les trois allées couvertes de la Petite Roche, du Câtillon et de la

Forge ainsi que le dolmen de la table aux fées. Chambres funéraires du néolithique, les allées couvertes sont d'étroits couloirs recouverts de pierres horizontales (les tables) reposant sur des pierres verticales, supports latéraux.





Grande Roche



Petite Roche

Le site occupe l'extrémité de la colline qui culmine à 85 m. Elle domine, au sud, le vallon du ruisseau du Pont-Bertrand qui coule 50 m plus bas. Le chemin creux de la **Petite Roche**, ombragé de chênes et de hêtres, marque l'entrée dans le site. A gauche, au début du chemin, l'allée couverte de la petite Roche (ou pierres

des druides) est encore visible dans le sous-bois. Elle n'est plus qu'un amoncellement rectiligne de pierres d'une vingtaine de mètres de long, orienté est-ouest.

Son aspect antérieur se devine encore aisément malgré les pierres tombées, fracturées ou penchées.

C'est la seule allée couverte encore visible du secteur. Plus haut, le sous-bois de hêtres, de chênes et de houx offre un paysage des plus étonnants : un invraisemblable chaos de roches surgit de la végétation. C'est un amas d'énormes blocs de rochers dressés, empilés, fracturés où des excavations, des niches, des abris laissent l'imagination vagabonder à la recherche des hommes anciens, dans la lumière tamisée par les grands arbres. Au nord, un bois de chênes, au sol accidenté, laisse apparaître de nombreuses traces d'excavation parmi les fougères. Au sud, après un petit parking en sous-bois, équipé de tables de pique-nique, s'ouvre un petit chemin d'une centaine de mètres vers la Grosse Roche. Sur un terrain relativement plat, la roche s'élève parmi les hêtres, telle une antique forteresse aux parois verticales. C'est un formidable oppidum naturel hérissé de rochers remparts, de surplombs chemins de ronde, de pics tours de guet et d'une plate-forme sommitale. De petits passages secrets s'ouvrent entre les blocs et la végétation pour grimper au sommet ensoleillé d'où se découvre une vue panoramique sur le bocage alentour.

A une extrémité se trouve la chambre sépulcrale. L'allée couverte de la **Petite Roche** (appelée aussi Pierre aux druides), située à environ 130 m à l'ouest de la Petite Roche, est très dégradée lorsqu'elle est classée monument historique le 17 février 1906, à l'initiative de Léon Coutil (1856-1943), peintre-graveur, archéologue et historien local. Lors de son classement, elle comprenait encore quarantaine de pierres sur les 46 existantes encore en 1833 (29 pierres de soutien et 11 tables).

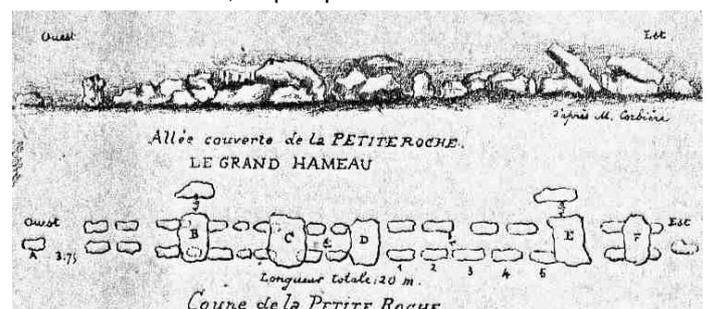


Les deux autres allées sont déjà complètement bouleversées lors de leur description, en 1826, par Pierre Le Fillastre, proche de Gerville (1769-1853), un historien et archéologue de renommée.

L'**Allée couverte du Catillon**, d'environ 17 m, se situe auprès du bois de la Roque, le long de l'ancienne route des Pieux à Valognes, proche du hameau qui porte aussi le nom de Câtillon, à quelques centaines de mètres de l'allée couverte des Petites Roches. Elle a quasiment disparu depuis le début du XX^e siècle.

Le monument a été considérablement bouleversé et dégradé. Bien qu'en ruines, ce monument mériterait d'être sauvé pour rappeler l'ancien groupe des 3 allées couvertes distantes à peine d'un kilomètre.

En 1929, Coutil précise qu'il ne reste plus qu'une seule dalle de couverture au N-O et une autre à l'extrémité, de l'allée, à l'est. Il signale une dalle de fond, au sud-ouest « qui est sans doute une dalle de couverture ; et une autre verticale formant une sorte de chambre de 1,70m de long. Il ne fait aucun doute que nous sommes en présence d'un monument unique dans le département puisque la description de Le Fillastre fait nettement référence non pas à un dolmen comme il le pensa mais à une cellule terminale, sorte de chambre supplémentaire isolée de la chambre principale par une



dalle verticale et ouverte vers le nord-est. L'examen du plan publié par Coutil montre également la présence vers le sud-ouest d'une cloison délimitant, comme il le dit plus haut, une chambre de 1,70 m de long. Coutil ne précise pas si cette cloison présentait une forme particulière permettant le passage du vestibule au sud-ouest vers la chambre.

Les archéologues supposent que devait se dérouler dans cette cellule, toujours accessible, quelques cérémonies religieuses ou incantatoires à la déesse des morts. On ne peut donc que regretter la disparition stupide de ce monument unique dans le département, précisent-ils.

Aucune fouille ne semble jamais avoir eu lieu dans cette allée couverte, il n'y a donc aucun mobilier signalé.

L'Allée couverte des Forges, dite aussi **Galerie des Forges**, elle est détruite en 1905 pour servir à empierrer le chemin proche. Selon certains auteurs, les vestiges giseraient dans la rivière proche de l'Ouve. Elle se situait « à l'entrée du bois de la Tombette, à l'extrémité du chemin nommé La Chasse des Forges, tout près du hameau du même nom ». « Sa longueur est de 48 pieds, sa largeur et sa hauteur inférieure sont d'un mètre, son extrémité ouest est fermée par une pierre placée debout en travers, tandis que l'autre est ouverte ».

Les interprétations divergent au sujet du dolmen de la **table aux fées** dont il ne subsiste que quelques vestiges entre les allées de la Petite Roche et du Câtillon. Il a été détruit vers 1880.

A proximité, ont été trouvés, en 1827, un moule à coins de bronze, et en 1872, une hache dite « à douille », représentant des objet précieux gardés au musée de Cherbourg. Ils pourraient dater de 1 200 à 700 ans avant notre ère.

La présence de ces monuments mégalithiques sur une colline de grès à proximité de deux chaos rocheux (abris naturels ?) atteste de l'occupation des lieux par les hommes préhistoriques. L'administration des Beaux-Arts, soucieuse de préserver les vestiges de toute dégradation supplémentaire, classe l'endroit parmi les sites de caractère historique, pittoresque et légendaire, en octobre 1922.

Le site est bien entretenu par la municipalité avec des chemins praticables et des sous-bois suffisamment dégagés pour une balade découverte. A l'exception de l'allée couverte de la Petite Roche, il faut avoir l'œil bien exercé pour déceler des traces d'occupation humaine dans ce chaos de rochers. Mais dans l'ombre du sous-bois baigné d'une douce lumière, dans ce lieu paisible et hors du ...



temps, l'imagination vient au secours du visiteur pour le guider dans son exploration à travers les rochers empilés, fissurés, renversés

La Petite et la Grosse Roche sont signalés depuis le bourg de Rocheville.

Au pied du chemin rural de la Petite Roche, un panneau d'information est apposé à l'entrée du site tandis que, plus haut, parking et table de pique-nique accueillent les visiteurs.



Le site, bien entretenu, témoigne de la place que lui accorde la municipalité dans le patrimoine communal.

• Mémorial B17

Ce monument commémore le sacrifice consenti par les équipages de bombardiers en présentant deux B-17 abattus par la DCA (ou Flak) Allemande en 1944. Ils sont tombés l'un sur Rocheville, l'autre sur Bricquebec.

Le 27 avril 1944, trois cent sept B-17 survolent le Cotentin pour y larguer 1 261 tonnes de bombes. Parmi eux, les seize équipages du **384^e Bomber Group** sont chargés de bombarder un site en construction de lancement de V2 à Sottevast. A 10 heures 51, ils larguent 63 tonnes de bombes sur l'installation allemande et sur le quartier de la gare.

Mais au même moment, les canons de la DCA visent la formation des bombardiers depuis les hauteurs de Saint-Joseph à Breuille. L'aile gauche du B-17 n° 42-97136, admis au service le 12 mars sans camouflage, est atteinte par un obus de 88 mm. Le cockpit s'enflamme, immédiatement suivi du fuselage. Avant que son équipage puisse s'éjecter, l'avion part en vrille et explose en vol au-dessus du bourg de Rocheville, dispersant ses débris sur plus de 3 kilomètres. Tous les membres de l'équipage sont tués.



Le 8 mai 1944, une minute avant qu'il ne lâche ses bombes, le B-17 n° 42-31495 « Wabbit Twacks » du 544th Bomber Squadron est touché à l'arrière. L'avion tombe en flammes et s'écrase entre les maisons du Foyer à Bricquebec.

Le monument se situe au carrefour de la D902 (en direction de Valognes) et D519, au lieu-dit Le Foyer, à la limite des communes de Bricquebec, l'Etang-Bertrand et Rocheville.

Les corps du B-17 abattu le 27 avril, sont retrouvés près de l'église. L'opérateur radio, sergent Marion L. Parker effectuait sa première mission de guerre. Ils sont inhumés au cimetière de Cherbourg le 29 avril 1944, puis quatre d'entre eux sont ensuite transférés au cimetière américain de Saint-Laurent-sur-Mer.

A bord du B-17 abattu le 8 mai, il y a dix hommes d'équipage, plus le major Russel Sanders qui a pris place à bord comme observateur. Le pilote, le navigateur et le mitrailleur de la tourelle dorsale effectuent leur dernière mission. Quant au mitrailleur de la tourelle ventrale, il dépasse son nombre de missions.

Seul le copilote (Clifford L. Johnson) en réchappe. Capturé, il reviendra aux États-Unis après sa libération.

Les dix autres dépouilles, brûlées dans la carlingue, sont frappées par les soldats allemands. Elles sont enterrées le 12 mai 1944, au cimetière de Cherbourg. Cinq d'entre elles sont par la suite transférées au cimetière américain de Saint-Laurent-sur-Mer.

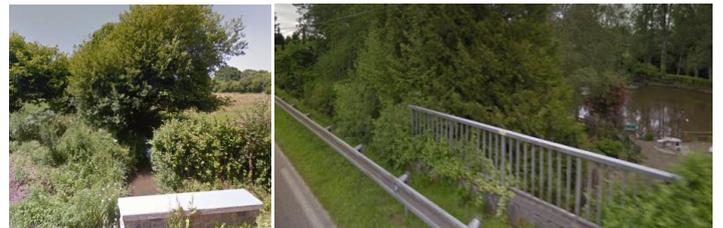


Leurs noms sont gravés sur cette plaque.

Les cours d'eau & ponts & moulins à eau

- **Le Ruisseau du Mesnil** prend sa source à l'est du hameau Marotel à Rocheville et se jette dans la Douve, 1 km plus loin à l'est du territoire de Rocheville.

- **Le ruisseau du pont Durant**, prend sa source sur la commune de Bricquebec, traverse Rocheville et rejoint, au lieu-dit Le Pont Durand, les eaux du ruisseau de La Planche Manuel, qui se jette dans la Douve sur la commune de Négreville.



Lieu-dit Le Pont Durand

- **La Douve** : Ouve (*Unva* dans les anciens textes) : « rivière d'Ouve » semble avoir glissé en « rivière Douve », puis « rivière de la Douve ». Elle prend sa source à Tollevast au lieu-dit la Gravelle de Bas, s'oriente vers le sud et sert de limite avec la commune de Hardinvast. Elle serpente ensuite les collines du Cotentin en servant de limite entre Rocheville et Sottevast, puis entre Rocheville et Négreville, etc.



La Douve / Pont des Forges

Elle borde Magneville (limite avec l'Etang-Bertrand, puis Néhou et traverse Saint-Sauveur-le-Vicomte).

Une fois dans le pays de Bauplois, elle en parcourt le marais jusqu'à la mer en affleurant les murs de Carentan. Son cours d'eau est long de 78.6 km.

La Douve sort de son lit chaque hiver lorsque les inondations du marais font d'elle une petite mer intérieure éphémère, comme Jules Barbey d'Aurévilly l'a si bien écrit.

C'est un fleuve navigable, notamment sur les gabarres à fond plat dans lesquelles on peut découvrir le monde mystérieux des marais.

Lavoirs, Fontaines, Sources, Etangs...

Sur le site « Lavoirs de France », 4 lavoirs sont répertoriés à Rocheville, mais en réalité il n'y en a que deux réellement, au hameau la Petite



Hameau la Petite Corbière



Pont Blondel

Corbière et au Pont Blondel, les deux se situant sur le territoire de Saint-Martin-le-Hébert.

Longtemps, la lessive s'est faite au bord de la rivière sur une pierre inclinée ou une simple planche et sans abri.

A la fin du XVIII^e siècle, un besoin d'hygiène croissant se fait tenir à cause de la pollution et des épidémies. On construit alors des lavoirs, soit alimentés par un ruisseau, soit par une source (fontaine), en général couvert où les lavandières lavaient le linge. Certains étaient équipés de cheminées pour produire la cendre nécessaire au blanchiment.



Le bord du lavoire comportait en général une pierre inclinée. Les femmes, à genoux, jetaient le linge dans l'eau, le tordaient en le pliant plusieurs fois, et le battaient avec un battoir en bois afin de l'essorer le plus possible. En général, une solide barre de bois horizontale permettait de stocker le linge essoré avant le retour en brouette vers le lieu de séchage.

Il fallait trois jours pour laver le linge et trois passages obligés : le purgatoire, l'enfer et le paradis. Le premier jour, trempant dans la lessive, les saletés du linge sont décantées comme les péchés au purgatoire. Le deuxième jour, le linge est battu et frappé comme les punis en enfer. Le troisième jour, le linge, rincé et essoré, retrouvera sa pureté originelle comme au paradis.

Ainsi, témoins des grands et petits moments de nos villages, les lavoirs évoquent le souvenir d'une époque révolue et rappellent le dur labeur de nos mères et grand-mères. Le lavoire est un lieu éminemment social dans chaque village. C'est l'endroit où les femmes se retrouvaient une fois par semaine et où elles échangeaient les dernières nouvelles du village, voire de la région... Ils font partie du patrimoine culturel de nos hameaux, ils méritent d'être conservés.

Croix de chemin & calvaires, oratoires...

Les **croix de chemin et calvaires** se sont développés depuis le Moyen-âge et sont destinés à christianiser un lieu. De formes, de tailles et de matières variées (tout d'abord en bois, puis en granite, aujourd'hui en fonte, fer forgé ou en ciment), ils agrémentent aussi bien les bourgs et les hameaux que les routes de campagne et symbolisent l'acte de foi de la communauté.

Elles se multiplient à partir de 1095, date à laquelle le droit d'asile est étendu aux croix de chemins qui ont alors un double rôle de guide (croix de carrefour implantées à la croisée des chemins guidant le voyageur) et de protection et de mémoire (croix mémoriales). Certaines d'entre elles pouvaient être sur la voie des morts : de la maison du défunt à l'église, le convoi funéraire s'arrêtait à toutes les croix pour réciter quelques prières et permettait une pause aux porteurs de la bière.

Elles servaient également de limite administrative, par exemple pour délimiter les zones habitables d'un bourg devant payer certaines taxes...

D'autres croix ont été érigées à la suite d'une initiative privée, souvent par une famille aisée qui voulait à la fois affirmer sa foi et protéger les siens. On peut distinguer ce type de croix des précédentes car on y gravait le nom de la famille commanditaire. Parfois, on y trouvait même un blason.

L'**oratoire** constitue davantage qu'un lieu de culte ; c'est aussi un lieu de remerciement et d'offrande avec l'espoir en retour de la protection du saint auquel il est dévoué...

En travaillant dans les champs, les paysans pouvaient y venir se recueillir auprès d'un saint patron et s'adonner à une prière sans pour autant se rendre à l'église. C'est une manière de confier au Seigneur le travail des champs et la future récolte.



Oratoire de la Vierge (en arrivant au bourg à droite). Il a été restauré en 1954



Croix de chemin au Hameau La Cage (XIX^e)

Croix de chemin au Grand Hameau (XVIII^e)

Communes limitrophes & plans

